

Contrecoup

Du même auteur

Arlington Park

Éditions de l'Olivier, 2007

Points n° P1980

Egypt Farm

Éditions de l'Olivier, 2008

Points n° P2326

(sous le titre *Bienvenue à Egypt Farm*)

Les Variations Bradshaw

Éditions de l'Olivier, 2010

Points n° 2570

RACHEL CUSK

Contrecoup

sur le mariage et la séparation

*traduit de l'anglais
par Céline Leroy*

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

L'extrait de *L'Orestie* d'Eschyle cité en exergue
a été réécrit par Olivier Py (Actes sud Papiers, 2008).
L'édition originale de cet ouvrage
a paru chez Faber and Faber en 2012,
sous le titre : *Aftermath : On Marriage and Separation*.

ISBN 978-2-8236-0049-0

© Rachel Cusk, 2012.

© Éditions de l'Olivier
pour l'édition en langue française, 2013.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Zeus donne aux mortels de comprendre
Que la conscience et la douleur sont un.
Il n'y a pas d'intelligence vraie sans souffrance.

Le cœur de l'homme souffre jusque dans le sommeil, mais il est guidé vers la sagesse, qu'il le veuille ou non.

Les dieux lui imposent un trésor d'expérience, eux qui tiennent le gouvernail et le pourquoi du monde.

Eschyle, *L'Orestie*

Contrecoup

Mon mari et moi nous sommes séparés il y a peu, et en quelques semaines, la vie que nous avons construite a été brisée, tel un puzzle réduit à un tas de pièces aux formes irrégulières.

Il arrive que la matrice du puzzle soit indétectable une fois l'image assemblée ; certains maîtres parmi les fabricants de puzzles s'en vantent, mais en général, la découpe est visible. La lumière fait ressortir les rainures à la surface – l'image n'apparaît uniforme que de loin. Ma fille cadette aime faire des puzzles. Pas mon aînée qui préfère bâtir des châteaux de cartes autour desquels tout le monde a ordre de rester silencieux et immobile. Je reconnais dans ces activités des tentatives divergentes pour exercer un contrôle, mais je suis aussi frappée de les voir fournir la preuve qu'il y a plus d'une façon d'être patient et que l'intolérance peut prendre bien des formes. Mes filles accueillent ces variations de tempérament avec un peu trop de sérieux. Chacune reproche à l'autre ses tendances contraires : en fait, je serais tentée de dire qu'elles pratiquent leurs activités respectives comme une forme de dispute. Une dispute n'est qu'un cas urgent de définition de soi, après tout. Et je me suis parfois demandé si ce n'était pas l'un des pièges de la vie de famille moderne : sa gaieté incessante, son optimisme totalement infondé, sa soumis-

sion non pas à Dieu ou à l'économie, mais au principe de l'amour, son incapacité à reconnaître le besoin humain de faire la guerre et à se prémunir contre ce dernier.

« La nouvelle réalité » est une expression que je n'ai pas cessé d'entendre durant les premières semaines : des gens l'utilisaient pour décrire ma situation comme si elle avait pu représenter un progrès. Alors qu'il s'agissait d'une régression : les rouages de la vie avaient fait marche arrière. D'un coup, nous n'avancions plus mais nous reculions, vers le chaos, l'histoire et la préhistoire, nous amorçons un retour au commencement des choses puis, plus tard, au temps précédant ce commencement. Une assiette tombe par terre : la nouvelle réalité est qu'elle est cassée. J'ai dû m'habituer à la nouvelle réalité. Mes deux petites filles ont dû s'habituer à la nouvelle réalité. Mais la nouvelle réalité, autant que je puisse en juger, n'était qu'un objet cassé. Elle avait été fabriquée et avait rempli sa fonction pendant des années, mais brisée, elle n'était plus bonne à rien – à moins de parvenir à en recoller les morceaux.

D'après mon mari, j'ai été monstrueuse avec lui. Impossible de lui faire changer d'avis : tout son monde en dépend. C'est l'histoire qu'il se raconte, et dernièrement j'en suis venue à détester les histoires. Si on m'avait interrogée sur ce désastre qui venait de s'abattre sur ma vie, j'aurais répondu en demandant si on voulait entendre une histoire ou la vérité. Je pourrais dire, en guise d'explication, qu'une importante promesse d'obéissance a été battue en brèche. Je pourrais expliquer que quand le roman que j'écris s'engage sur une voie de garage, il finit par partir en quenouilles et s'arrêter, il refuse de s'écrire, m'oblige à revenir en arrière pour détecter les défauts de construction. Souvent, le problème se situe dans

le lien entre histoire et vérité. L'histoire doit obéir à la réalité, la représenter, de même que les vêtements représentent le corps. Plus la coupe est près du corps, plus l'effet est plaisant. Nue, la vérité peut se révéler vulnérable, ingrate, scandaleuse. Trop couverte, elle devient mensongère. Pour moi, toute la difficulté de l'existence s'est trouvée dans la tentative de réconcilier ces deux facteurs, à l'instar de l'enfant du divorce qui tente de réconcilier ses parents. C'est ce que font mes enfants qui glissent de force la main de mon mari dans la mienne quand nous sommes tous ensemble. Elles essaient de rendre l'histoire à nouveau vraie, ou de rendre la vérité fausse. Cela ne me dérange pas de tenir la main de mon mari, mais lui n'aime pas ça. La forme n'est plus respectée – et la forme est importante dans les histoires. Désormais, tout ce qui était informe dans notre vie m'appartient. Si bien que cela ne me trouble pas, ne m'ennuie pas de lui tenir la main.

Le temps a fini par stopper son rembobinage. Mais nous avons tout de même beaucoup régressé. Au cours de ces semaines, nous avons défait tout ce qui avait conduit au moment de notre séparation ; nous avons défait l'histoire même. Il ne restait rien à démanteler, en dehors des enfants, mais cela exigerait l'intervention de la science. Or nous étions revenus à une époque précédant la science : nous habitions une sorte de Grande-Bretagne du VII^e siècle, antérieure à l'avènement de la nation. En ces temps, l'Angleterre était un pays compartimenté : je me souviens qu'à l'école je regardais la carte de l'heptarchie du Haut Moyen Âge et éprouvais une sorte de consternation face à son aspect diffus, son absence de pouvoir centralisé, de roi, de capitale et d'institution. À

la place, il y avait des régions dont les noms – Mercia, Wessex – nous parvenaient avec des accents efféminés, dont les chamailleries perpétuelles et dont les défaites et les victoires étaient si pauvres et laborieuses que l'ensemble semblait manquer d'une force motrice et fédératrice que j'aurais pu, si je m'étais donné la peine d'y réfléchir, qualifier de masculine.

Notre professeur d'histoire, Mme Lewis, était une femme imposante mais gracieuse, une ballerine-éléphant chez qui les principes de masse et de féminité s'affrontaient dans une guerre de plus en plus intense. Elle était spécialiste du Haut Moyen Âge : elle avait fait ses études à Oxford et avait atterri dans la classe de notre médiocre école catholique pour filles, le corps comprimé dans une panoplie de tailleurs beiges ajustés et juchée sur des chaussures à talon assorties, sur lesquels sa puissante silhouette rose paraissait pouvoir un jour émerger de manière surprenante, comme une statue de sous les draps qui la protégeaient de la poussière. Son nom nous indiquait qu'elle était mariée. Mais nous n'avions aucune idée de la façon dont ces différentes facettes composant Mme Lewis étaient reliées entre elles. Elle était pleine d'égards pour Offa de Mercie, chez qui l'on détecte la première poussée d'ambition masculine à travers sa vision d'une Angleterre unifiée et dont le gigantesque ouvrage de terrassement, la Digue d'Offa, reste la preuve que la division est un aspect de l'unification, que pour se définir, il faut aussi définir ce qui n'est pas soi. Et de fait, les historiens n'ont jamais réussi à s'accorder pour savoir si la digue avait pour but de repousser les Gallois ou de marquer la frontière. En ce qui concernait le pouvoir d'Offa, Mme Lewis restait ambiguë : il montrait le chemin de la civilisation, certes,

mais le prix en était la perte de la diversité, cette diversité qui permet un épanouissement discret là où rien n'est bâti ni aucun but accompli. Elle se délectait des balbutiements du monde saxon où le concept de pouvoir n'avait pas encore été reconfiguré ; car d'un certain point de vue, l'âge des ténèbres était une version de « la nouvelle réalité », les éclats de la plus grande assiette jamais produite, l'Empire romain. D'aucuns parlaient de ténèbres pour qualifier le contrecoup de cette unité mégalomane qui avait tout conquis, mais pas Mme Lewis. Elle l'aimait, aimait ces terres gastes, aimait les monastères où la créativité se cultivait dans le silence, aimait les mystiques et les visionnaires, les premiers écrits religieux, aimait les femmes qui avaient l'envergure qui leur revenait dans ces siècles informes et incohérents, elle aimait la base – personnelle – sur laquelle les questions de justice et de croyance étaient résolues, en l'absence de cette grande civilisation administrative.

L'important était que ces ténèbres – appelez-les comme vous voudrez – ces ténèbres et cette désorganisation n'étaient pas qu'une négation, qu'une absence. Ils étaient à la fois contrecoup et prélude. L'étymologie du mot contrecoup, *aftermath* en anglais, est *second mowing*, la seconde récolte de foin après la moisson. Civilisation, ordre, valeur, croyance : il ne s'agissait pas là de sommets ensoleillés que l'on escaladait d'un pas régulier. On les bâtissait puis ils s'écroulaient, on les rebâtissait et de nouveau ils s'effondraient ou étaient rasés. Les ténèbres, la désorganisation qui s'ensuivaient avaient leur existence propre, leur intégrité propre ; elles étaient fiancées à la civilisation, comme le sommeil est fiancé à la veille. La vie compartimentée englobe la possibilité de l'unité, de

même que l'unité englobe l'hypothèse de l'atomisation. Selon Mme Lewis, il valait mieux vivre une vie compartimentée, désorganisée et sentir les obscurs soubresauts de la créativité que de rester dans une unité civilisée, tenaillée par notre élan destructeur.

*

Le matin, j'emmène mes filles à l'école et vais les chercher en milieu d'après-midi. Je range leur chambre, fais les lessives et la cuisine. En général, nous passons la soirée ensemble ; je les aide à faire leurs devoirs, je leur prépare à dîner et les mets au lit. À intervalles réguliers, elles vont chez leur père et alors la maison est vide. Au début, j'avais du mal à supporter ces interludes. Depuis, ils ont gagné en neutralité, ils ont une certaine fermeté, mais vide, quelque chose de vaguement accusatoire malgré leur néant. C'est comme si ces heures solitaires, durant lesquelles, pour la première fois depuis des années, on n'attend ni n'exige rien de moi, étaient mes prises de guerre, ce que je reçois en échange de tous ces conflits. Je les traverse l'une après l'autre. Je les avale comme de la nourriture d'hôpital. Ainsi, je suis maintenue en vie.

Et tu te prétends féministe, me répétait mon mari avec dégoût durant les semaines amères et brutales qui ont suivi notre séparation. Il croyait avoir endossé le rôle de la femme dans notre mariage et semblait attendre que je le défende contre moi-même, l'oppresseur masculin. Il pensait que c'était le rôle de la femme de cuisiner et de faire les courses, d'aller chercher les enfants à l'école. Pourtant, c'était en effectuant ces tâches que je me sentais le plus asexuée. Ma mère ne

m'avait pas paru belle dans l'exercice de ses devoirs maternels : ces derniers ne semblaient pas exacerber sa féminité mais au contraire la menacer. À l'époque, nous habitons un village de la campagne sans relief du Suffolk ; ma mère me donnait l'impression d'être pendue au téléphone. Le son de sa voix parlant comme pour elle-même était hypnotisant. Ses phrases me semblaient codées, son rire légèrement artificiel. Je la soupçonnais de jouer d'un timbre de voix particulier, comme une actrice. Qui était-elle, cette femme au téléphone ? Je ne connaissais ma mère que de l'intérieur ; je partageais son point de vue, semblais demeurer dans l'enceinte de son ennui, de son plaisir ou de son agacement. Son image était là où je demeurais, aveugle. Comment pouvais-je savoir ce qu'était ma mère ? Comment pouvais-je la voir ? Car son attention me faisait l'effet d'une sorte d'œil intérieur qui ne me regardait jamais franchement, mais qui puisait son savoir dans ma connaissance intime de moi-même.

Il n'y avait qu'en présence des autres que j'étais capable, enfant, de la considérer avec objectivité. Il arrivait qu'une de ses amies vienne déjeuner et alors soudain il apparaissait, le visage de ma mère. Soudain, je pouvais la voir, la comparer à cette autre femme et la trouver mieux ou moins bien, la voir être appréciée ou enviée ou provoquée, je pouvais connaître ses petites habitudes et l'atmosphère qu'elle dégagait qui n'étaient pas celles de cette autre. Dans ces moments, son image, ma demeure, m'était inaccessible, plongée dans le noir comme une maison déserte. Si je toquais à la porte, on me renvoyait de façon brusque – parfois rude. Son corps d'ordinaire si expansif, si négligemment omniprésent, semblait avoir été emballé et mis de côté. Elle aussi était enfermée

déhors, soulagée le temps d'un instant de ne pas avoir à être elle-même. Alors elle jouait un rôle ; elle n'était que pure histoire, bien ou mal racontée, c'était selon.

La plupart de ses amies étaient mères de famille, elles aussi, des femmes dont je reconnaissais la géographie, l'impression d'une énigme qui s'étend tout autour du masque de leur maquillage et de leur conversation, comme la campagne qui se déploie au-delà de la ville. Impossible de pénétrer ces terres, mais vous saviez qu'elles étaient là. Une de ses amies, Sally, sortait du lot. À l'époque, je ne comprenais pas pourquoi, mais à présent si : Sally n'avait pas d'enfants. C'était une grosse femme, un bel esprit, même si son visage était triste. On pouvait lire la tristesse sur sa bouche et dans ses yeux ; un livre ouvert. Elle est passée un jour où ma mère avait fait un gâteau au chocolat dont elle a tenté de donner la recette à Sally. Si je préparais ce gâteau, je n'en ferais qu'une bouchée, a dit Sally. Je ne savais pas qu'une femme pouvait ne faire qu'une bouchée de tout un gâteau. Cela m'a paru un exploit aussi incroyable que l'haltérophilie. Mais j'ai bien vu que ma mère n'a pas apprécié la remarque. Ce n'était pas très clair, mais apparemment, Sally avait baissé les bras. À son insu, elle avait ouvert une brèche dans le grand mur de la féminité et m'avait donné un aperçu rare de ce qui se trouvait de l'autre côté.

*

Il y a des événements de la vie qu'on ne peut prévoir – la guerre, par exemple. Le soldat qui part au combat pour la première fois ne sait pas comment il se comportera lorsqu'il

sera confronté à un ennemi armé. Il ne connaît pas cette partie de lui-même. Est-il un tueur ou un lâche ? Confronté à la situation, il réagira, mais il ne sait pas à l'avance quelle sera cette réaction.

Mon mari a dit qu'il voulait la moitié de tout, y compris des enfants. Non, ai-je répondu. Comment ça, non ? Nous parlions au téléphone. J'ai regardé le jardin par la fenêtre, un rectangle au milieu d'autres rectangles urbains, dont les chats arpentent les frontières. Depuis quelque temps, la nature reprenait ses droits. Les parterres étaient envahis de mauvaises herbes. Le gazon était trop haut, comme des cheveux trop longs. Mais peu importait le désordre, le quadrillage n'en serait pas dérangé : cela n'empêcherait pas les autres rectangles de garder leur forme.

On ne peut pas couper les gens en deux, ai-je dit.

Je devrais pouvoir les avoir la moitié du temps.

Ce sont mes enfants, ils m'appartiennent.

Dans la tragédie grecque, diffamer les rôles biologiques humains revient à s'exposer au changement qu'est la mort, à la mort qui est changement. La mère vengeresse, le père égoïste, la famille perverse, l'enfant meurtrier – ce sont les voies sanguinaires qui mènent à la démocratie, la justice. Les enfants m'appartiennent : il fut un temps où j'aurais critiqué sévèrement un tel sentiment, mais il y a des moments dans la vie où l'on ne peut pas prévoir ses réactions. D'où venait cette hérésie ? Si elle faisait partie de moi, où avait-elle vécu durant toutes ces années au sein de ce foyer égalitaire ? Où s'était-elle cachée ? Ma mère aimait parler des premiers catholiques obligés de vivre et de célébrer leur culte dans le secret, confinés dans des placards ou sous les planchers. Elle

trouvait incroyable que la foi véritable doive se dissimuler. S'agissait-il là en fait d'une vérité persécutée, et notre mode de vie était-il l'hérésie ?

Impossible de me retenir, je l'ai répété. Je l'ai dit à mon amie Eleanor, que les enfants m'appartenaient. Eleanor travaille, s'absente souvent durant des semaines ; son mari s'occupe de tout quand elle n'est pas là, couche les enfants, les emmène chez la nourrice le matin. Eleanor a pincé les lèvres et a légèrement secoué la tête en signe de désapprobation. Les enfants appartiennent autant à leur père qu'à leur mère, a-t-elle rétorqué. Je l'ai dit à mon amie Anna qui ne travaille pas et s'occupe de ses quatre enfants : les enfants m'appartiennent. Le mari d'Anna travaille beaucoup. Elle élève ses enfants quasiment seule, comme je le fais à présent. Oui, a-t-elle dit, ce sont tes enfants. C'est de toi qu'ils ont besoin. Ils doivent être ta priorité numéro un.

Mon histoire charnelle avec mes filles a existé dans une sorte de bannissement. Ai-je été reniée en tant que mère ? Le long pèlerinage de la grossesse accompagné de ses miracles et de ses avilissements, l'apothéose de l'accouchement, le relâchement et la lente reconstruction de chaque recoin de mon univers intime, ces phénomènes que la maternité a déclenchés – tout ceci qui jamais n'est mentionné, oublié délibérément ou l'air de rien avec le temps, cet âge des ténèbres sur lequel je devine à présent que la civilisation de notre famille a été bâtie. Et j'ai été complice de cette omerta, d'une certaine façon : selon le traité, je pouvais obtenir l'égalité à condition de ne pas invoquer le primitivisme de la mère, sa supériorité naturelle, ce pouvoir vaudou face auquel le mécanisme de l'égalité des droits se grippe. Un jour, ma propre mère a

pleuré à table en nous accusant violemment de ne l'avoir jamais remerciée de nous avoir donné naissance. Et plus tard, nous en avons plaisanté, adolescents cruels et sophistiqués que nous étions. Nous étions gênés, non sans raison : on nous avait accusés injustement. N'était-ce pas mon père qui aurait dû la remercier d'avoir donné forme, substance et continuité à sa personne ? Au lieu de quoi, sa contribution, son travail, étaient parallèles à ceux de ma mère : c'était elle qui lui était reconnaissante, du moins en surface. Pendant des années, il est parti au travail le matin et en est rentré le soir avec une régularité d'horloge, aussi légitime qu'elle était illicite. La rationalité de son comportement rendait celui de ma mère irrationnel, car sa féminité était tout en encombrement, en motivation et en prodigalité, elle était une sorte de problème dont la solution était le travail de mon père. Comment pouvait-elle attendre de la gratitude pour ce qui n'était perçu comme un don par personne ? À travers elle, nous servions tous la cause de la vie : elle était l'exigeante représentante de notre Maîtresse, la nature. Elle donnait, comme donne la nature, mais ce n'était pas avec de la simple gratitude que nous allions survivre. Nous devions apprivoiser, cultiver les dons de notre mère ; et avec le temps, nous nous sommes attribué le mérite des résultats. Nous étions de mèche avec la civilisation.

À l'instar de Dieu, mon père s'exprimait dans l'absence : peut-être était-il plus simple d'être reconnaissant envers quelqu'un qui n'était pas là. Lui aussi semblait obéir à l'appel de la civilisation, la reconnaître quand elle parlait. En tant qu'êtres rationnels, nous avons conclu un pacte avec lui contre le paganisme de ma mère, ses cycles émo-

tionnels, son regard toujours porté sur ce qui était fait et passé, ou sur le vide réconfortant de ce qui était encore à venir. Ces qualités ne semblaient pas avoir d'origines : elles n'appartenaient ni à la maternité ni à elle, mais à un fait éternel qui surgissait de la conjonction des deux. Bien sûr, je savais qu'à une époque elle avait été sa propre réalité, avait vécu comme si c'était en temps réel. Sur la photo de mariage qui trônait sur le manteau de la cheminée, on était toujours saisi par sa minceur. Elle était là, tout de blanc vêtue, la victime sacrificielle : une beauté souriante à la taille fine, aussi compacte qu'une graine. La clé, le génie dans tout ça, semblait résider dans le peu qu'il semblait y avoir d'elle. Notre avenir encore informe était codé dans les lignes gracieuses de sa beauté. Cette jeune beauté s'était depuis envolée, usée jusqu'à la corde, comme le pétrole sucé de la terre pour être brûlé. Le monde est devenu fiévreux, désorganisé, gaspilleur en pétrole. Parfois, quand je regardais cette photo, il me semblait que ma famille était le produit hypertrophié de la beauté maternelle.

Mais pour moi, la notion de beauté chez une femme était devenue théorique avec le temps, comme la notion d'appartenance à un lieu pour un immigré. Et dans le passage des générations entre ma mère et moi, il s'était effectivement opéré une espèce de migration. Ma mère avait beau être mon lieu de naissance, c'était la nationalité de mon père que j'avais adoptée. Elle avait souhaité le mariage et la maternité, être désirée et possédée par un homme qui, d'une certaine façon, lui donnerait une légitimité. J'étais le fruit de ces aspirations, mais au cours de l'évolution entre elle et moi, mon rôle était devenu de me légitimer moi-même. Pour autant, les

Réalisation : Nord Compo à Villeneuve-d'Ascq
Impression : CPI Firmin-Didot [à Mesnil-sur-l'Estrée]
Dépôt légal : Avril 2013 N° 0047 (xxxxx)
Imprimé en France

